

LA

# RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, l'Administration et les Gravures,

A L'ADMINISTRATEUR DE la République Illustrée  
21, rue des Capucins, Lyon.

Première année — Numéro 4.

BUREAUX : à LYON, 21, rue des Capucins ;  
Vente pour LYON, M. BALLAY, 34, rue Tupin.

ABONNEMENTS

Lyon ..... 6 f. par an.  
Départements ..... 8 —  
Les autres pays, suivant les droits de poste.

Il est enfin rentré parmi nous l'exilé de sa parole. Il y est rentré au terme qu'il s'était fixé lui-même, le poète qui avait buriné ce vers :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Il est rentré non point sur le territoire de l'empire français, mais sur le sol de la République française.

En mettant le pied dans son Paris bien-aimé, quelle immense joie, bien que mêlée de tristesse, a du envahir l'âme du Dante moderne, de celui qui trouvait « si amer le pain de l'exil, » — de l'homme qui avait écrit, en songeant à ce Paris tant regretté :

« Tant qu'on va et vient dans le pays natal, on s'imagine que ces rues vous sont indifférentes, que ces fenêtres, ces toits et ces portes ne vous sont de rien, que ces murs vous sont étrangers, que ces arbres sont les premiers arbres venus, que ces maisons où l'on n'entre pas vous sont inutiles, que ces pavés où l'on marche sont des pierres.

« Plus tard, quand on n'y est plus, on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits, ces fenêtres, ces portes, vous manquent, que ces murailles vous sont nécessaires, que ces arbres sont vos bien-aimés, que ces maisons où l'on n'entraîne pas, on y entraîne tous les jours et qu'on a laissé de ses entrailles, de son sang, de son corps dans ces pavés. Tous ces lieux qu'on ne voit plus et qu'on ne reverra jamais peut-être, et dont on a gardé l'image, prennent un charme douloureux, vous reviennent avec la mélancolie d'une apparition, vous font la terre sainte visible, et sont pour ainsi dire la forme même de la patrie; et on les aime et on les évoque tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et l'on s'y obstine, et l'on n'y veut rien changer, car on tient à la figure de la patrie comme au visage de sa mère! »

VICTOR HUGO est l'une des grandes figures de la République nouvelle; il en est à la fois le patriarche et le précurseur; c'est lui qui, vingt ans durant, a entretenu le feu sacré que tant d'autres laissaient éteindre.

Son arrivée a été marquée par deux manifestes :

L'un, AUX ALLEMANDS, — appel à la paix, — appel qu'ils n'ont pas voulu entendre;

L'autre, AUX FRANÇAIS, — appel à la guerre, — à la guerre sans trêve ni merci, — à la guerre à outrance, — appel que les Français ont bien entendu.

Dans les circonstances actuelles, où le seul rôle qui convienne à la presse est d'exciter, d'animer, d'échauffer la fibre patriotique, il importe de reproduire ici ce large et vigoureux manifeste.

## AUX FRANÇAIS

Nous avons fraternellement averti l'Allemagne.

L'Allemagne a continué sa marche sur Paris. Elle est aux portes.

L'empire a attaqué l'Allemagne comme il avait attaqué la République, à l'improviste, en traître; et aujourd'hui l'Allemagne, de cette guerre que l'empire lui a faite, se venge sur la République.

Soit. L'histoire jugera.

Ce que l'Allemagne fera maintenant la regarde; mais nous France, nous avons des devoirs envers les nations et envers le genre humain. Remplissons-les.

Le premier des devoirs est l'exemple.

Le moment où nous sommes est une grande heure pour les peuples.

Chacun va donner sa mesure.

La France a ce privilège, qu'a eu jadis Rome, qu'a eu jadis la Grèce, que son péril va marquer l'étiage de la civilisation.

Où en est le monde? Nous allons le voir.

S'il arrivait, ce qui est impossible, que la France succombât,

la quantité de submersion qu'elle subirait indiquerait la baisse de niveau du genre humain.

Mais la France ne succombera pas.

Par une raison bien simple, et nous venons de la dire. C'est qu'elle fera son devoir.

La France doit à tous les peuples et à tous les hommes de sauver Paris; non pour Paris, mais pour le monde.

Ce devoir, la France l'accomplira.

Que toutes les communes se lèvent! que toutes les campagnes prennent feu! que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes! Tocsin! tocsin! que de chaque maison il sorte un soldat; que le faubourg devienne régiment; que la ville se fasse armée. Les Prussiens sont huit cent mille, vous êtes quarante millions d'hommes. Dressez-vous et soufflez sur eux! Lille, Nantes, Tours, Bourges, Orléans, Colmar, Toulouse, Bayonne, ceignez vos reins. En marche! Lyon, prends ton fusil, Bordeaux, prends ta carabine, Rouen, tire ton épée, et toi, Marseille, chante ta chanson et viens terrible.

combatez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France. O citoyens, dans les cailloux du chemin, ce que vous jetez à la face, c'est la patrie.

Que tout homme soit Camille Desmoulins, que toute femme soit Théroigne, que tout adolescent soit Barra! Faites comme Bonbonnel, le chasseur de panthères, qui, avec quinze hommes, a tué vingt Prussiens et fait trente prisonniers. Que les rues des villes dévorent l'ennemi, que la fenêtre s'ouvre furieuse, que le logis jette ses meubles, que le toit jette ses tuiles, que les vieilles mères indignées attestent leurs cheveux blancs. Que les tombeaux crient, que derrière toute muraille on sente le peuple et Dieu, qu'une flamme sorte partout de terre, que toute broussaille soit le buisson ardent! Harcelez ici, foudroyez là, interceptez les convois, coupez les prolonges, brisez les ponts, rompez les routes, effondrez le sol, et que la France sous la Prusse devienne abîme!

Ah! peuple! te voilà acculé dans l'an-tre. Déploie ta stature inattendue. Montre au monde le formidable prodige de ton réveil. Que le lion de 92 se dresse et se hérise, et qu'on voie l'immense volée noire des vautours à deux têtes s'enfuir à la secousse de cette crinière.

Faisons la guerre de jour et de nuit, la guerre des montagnes, la guerre des plaines, la guerre des bois. Levez-vous! levez-vous! Pas de trêve, pas de repos, pas de sommeil. Le despotisme attaque la liberté, l'Allemagne attende à la France. Qu'à la sombre chaleur de notre sol cette colossale armée fonde comme la neige. Que pas un point du territoire ne se dérobe au devoir. Organisons l'effrayante bataille de la patrie.

O francs-tireurs, allez, traversez les halliers, passez les torrents, profitez de l'ombre et du crépuscule, serpenitez dans les ravins, glissez-vous, rampez, ajustez, tirez, exterminiez l'invasion. Défendez la France avec héroïsme, avec désespoir, avec tendresse. Soyez terribles, ô patriotes! Arrêtez-vous seulement quand vous passerez devant une chaumière, pour baiser au front un petit enfant endormi.

Car l'enfant c'est l'avenir. Car l'avenir c'est la République.

Faisons cela, Français.

Quant à l'Europe, que nous importe l'Europe! Qu'elle regarde, si elle a des yeux. On vient à nous si l'on veut. Nous ne quètons plus d'auxiliaire. Si l'Europe a peur, qu'elle ait peur. Nous rendons service à l'Europe, voilà tout. Qu'elle reste chez elle, si bon lui semble. Pour le formidable dénouement que la France accepte, si l'Allemagne l'y contraint, la France suffit à la France, et Paris suffit à Paris. Paris a toujours donné plus qu'il n'a reçu. S'il engage les nations à l'aider, c'est dans leur intérêt plus encore que dans le sien. Qu'elles fassent comme elles voudront. Paris ne prie personne. Un si grand suppliant que lui étonnerait l'histoire. Sois grande ou sois petite, Europe, c'est ton affaire. Incendiez Paris,

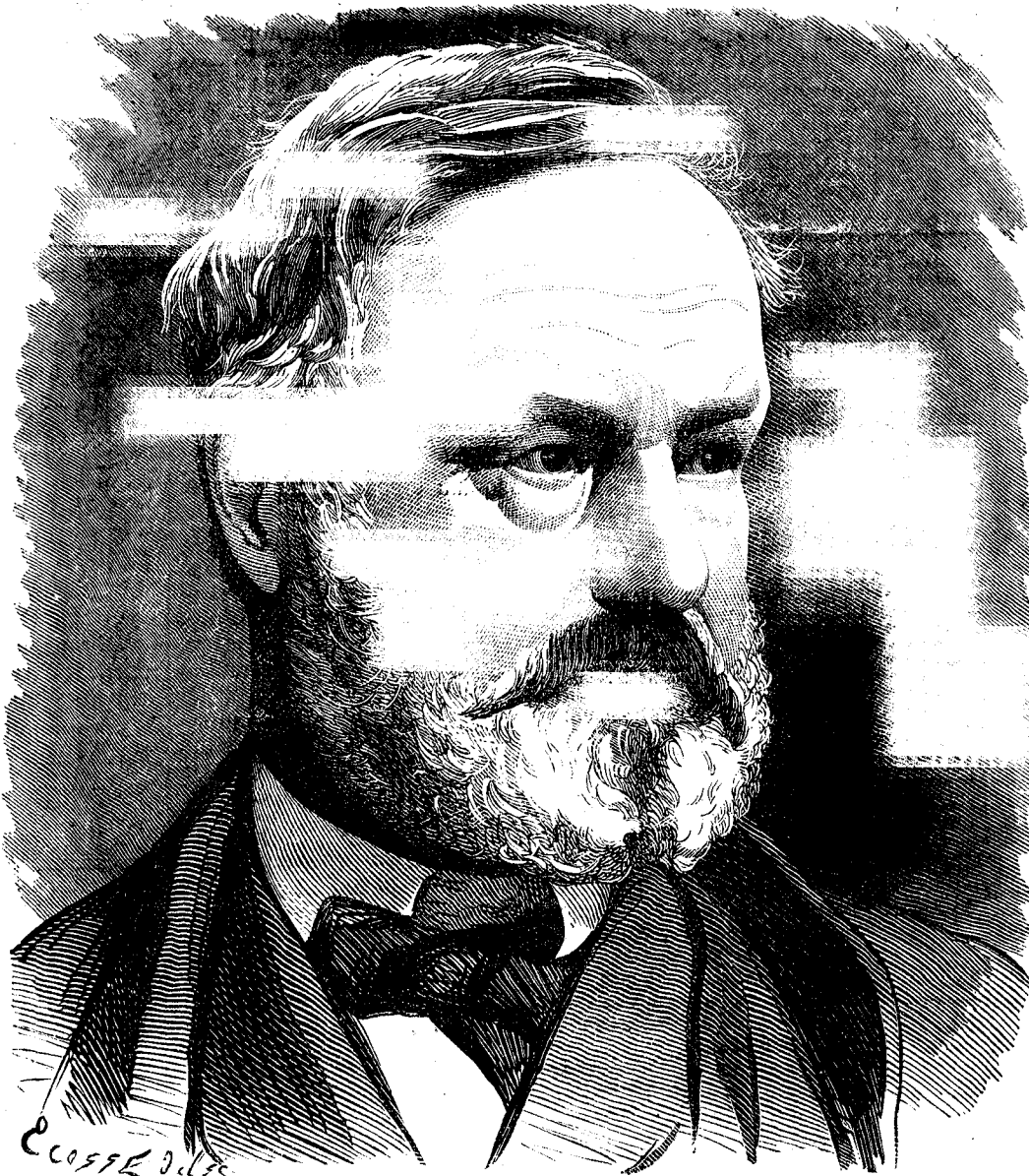
Allemands, comme vous avez incendié Strasbourg. Vous allumerez les colères bien plus encore que les maisons.

Paris a des forteresses, des remparts, des fossés, des canons, des casemates, des barricades, des égouts qui sont des sapes; il a de la poudre, du pétrole et de la nitro-glycérine; il a trois cent mille citoyens armés; l'honneur, la justice, le droit, la civilisation indignée, fermentent en lui; la fournaise vermeille de la République s'enfle dans son cratère; déjà sur ses pentes se répandent et s'allongent des coulées de lave, et il est plein, ce puissant Paris, de toutes les explosions de l'âme humaine.

Tranquille et terrible, il attend l'invasion, et il sent monter son bouillonnement. Un volcan n'a pas besoin d'être secouru.

Français, vous combattrez. Vous vous dévouerez à la cause universelle, parce qu'il faut que la France soit grande, afin que la terre soit affranchie; parce qu'il ne faut pas que tant de sang ait coulé et que tant d'ossements aient blanchi sans

## VICTOR HUGO



Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attetez vos canons, et toi, village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie? Erreur. On en a. D'ailleurs les paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faux, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux! Tout est secourable à qui fait bien. Nous sommes chez nous. La saison sera pour nous, la bise sera pour nous, la pluie sera pour nous. Guerre ou honte! Qui veut peut.

Un mauvais fusil est excellent quand le cœur est bon; un vieux tronçon de sabre est invincible quand le bras est vaillant. C'est aux paysans d'Espagne que s'est brisé Napoléon. Tout de suite, en hâte, sans perdre un jour, sans perdre une heure, que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur, prenne chez lui ou ramasse à terre tout ce qui ressemble à une arme ou à un projectile. Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les socs en haches, changez les sillons en fosses,

qu'il en sorte la liberté; parce que toutes les ombres illustres, Léonidas, Brutus, Arminius, Dante, Rienzi, Washington, Danton, Riego, Manin, sont là souriantes et fières autour de vous; parce qu'il est temps de montrer à l'univers que la vertu existe, que le devoir existe, et que la patrie existe; et vous ne faiblirez pas, et vous irez jusqu'au bout, et le monde saura par vous que si la diplomatie est lâche, le citoyen est brave; que, s'il y a des rois, il y a aussi des peuples, que si le continent monarchique s'éclipse, la République rayonne, et que si, pour l'instant, il n'y a plus d'Europe, il y a toujours une France.

VICTOR HUGO.

Paris, 17 septembre 1870.

La physionomie de Victor Hugo, dont notre artiste a reproduit ici les traits, est trop connue pour avoir besoin d'être décrite. Tout le monde connaît ces yeux, abrités et non voilés, qui ont une lumière fixe et pénétrante; cette tête aux plis accusés, au nez solide, à la bouche souriante à travers l'épaisseur de la barbe; ce front qui ressemble à la coupole d'un Panthéon, cette ossature solide, plus forte qu'élégante, qui rappellerait quelque baron Hugo d'un burg d'Allemagne, si les mains, dignes d'un prélat, ne faisaient honneur de leur élégance à la plume et non à l'épée.

Victor Hugo, qui porte aujourd'hui toute sa barbe grise, mettait de la coquetterie autrefois à ne pas garder sa barbe noire. Or, son barbier prétendait, en le rasant, trouver plus de besogne que sur un autre visage, et assurait que chaque bulbe pileux contenait trois poils au lieu d'un.

Tel est l'homme qui, né en février 1802, a porté si fièrement, avec le poids pesant de l'exil, le poids si léger des années. L'anniversaire de sa naissance est maintenant au lendemain de l'anniversaire de la révolution de 1848. Il semble que cette coïncidence n'ait, depuis vingt et un ans, déposé chaque année qu'une couronne de chêne sur ce front magnifique, en faisant attendre les mois et les jours jusqu'à un anniversaire plus solennel enfin arrivé, — au prix de quels sacrifices, grand Dieu!

### LA PATRIE EN DANGER

Ce n'est plus une vaine phrase de rhétorique, — c'est une triste et douloureuse vérité :

LA PATRIE EST EN DANGER ! Le Prussien veut démembrement la France. Voilà le legs de l'empire et le couronnement tant promis de l'édifice !

Et, d'un autre côté, l'Europe entière nous abandonne, nous tourne le dos. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Eh bien ! tant mieux ! nous savons à quoi nous en tenir. Nous n'aurons plus de ces vains espoirs suivis de cruels déceptions.

Il faut faire par nous-mêmes; il faut nous répéter à chaque heure du jour la sentence du poète latin :

« Le seul salut du vaincu, c'est de désespérer de tout salut. »

D'ailleurs il ne nous est laissé par l'attier ennemi d'autre alternative que de vaincre ou de mourir.

Si nous céditions, nous serions morts par avance. En résistant, nous avons mille chances de vaincre ou la certitude de mourir d'une mort glorieuse.

Donc résistons ! Résistons par tous les moyens possibles. Des paroles passons aux actes : il faut faire vite.

Il faut :  
QUE LA FRANCE ENTIÈRE SE LÈVE EN ARMES ;  
Qu'il n'y ait plus ni distinctions, ni catégories entre les hommes mariés, les célibataires, les veufs ;

QUE TOUT CE QUI EST VALIDE, TOUT CE QUI PEUT PORTER UNE ARME, les jeunes hommes, les hommes faits, ceux même qui, dans un âge plus avancé, ont conservé la virilité du jeune âge, IL FAUT QUE TOUS PARTENT, — PARTENT A L'INSTANT MÊME.

Dans quelques jours peut-être il sera trop tard. Pas de tergiversations, Citoyens : il faut que le gouvernement décrète « LA LEVÉE EN MASSE. »

A l'heure où nous sommes, il n'y a pas pour lui de plus sacré devoir.

Et puis souvenons-nous que l'argent est le nerf de la guerre. Ceux qui vont marcher à l'ennemi n'ont pas besoin d'argent : s'ils succombent, la patrie aura soin de leur famille. Ceux qui ne peuvent combattre le Prussien avec une arme, les femmes, les impotants, les vieillards, DOIVENT LE COMBATTRE AVEC LEUR ARGENT. Ils feront ainsi leur devoir de citoyens.

Les Municipalités des grandes villes ont ouvert des emprunts patriotiques. Il faut qu'ils soient couverts par ACCLAMATION.

Et qu'on ne se demande pas si c'est, oui ou non, un bon placement; le temps est passé de débattre des questions d'agio et de finance. Qu'on se dise que c'est avant tout UN PLACEMENT SÉRIeux.

Sérieux, en effet, — car avec l'argent qui en résultera, on fera fabriquer nuit et jour, sans trêve, sans relâche, DES MUNITIONS, DES ARMES.

Et avec des armes portées par des hommes de cœur, nous chasserons l'ennemi !

Il est encore une chose qu'il faut avant tout : c'est le calme, c'est l'ORDRE INTÉRIEUR.

Le mouvement de défense est général. Suivi et dirigé avec une pensée d'ordre et d'ensemble, il est d'une puissance qui doit être irrésistible.

Mais ajoutons aussitôt et sans hésitation que, troublé par l'anarchie et l'indiscipline, il est condamné à être stérile.

L'anarchie pourrait, si on ne l'arrêtait par l'inspiration de conseils de sagesse et d'unité, donner lieu à de hideux conflits.

Que le gouvernement de la défense y songe; c'est là le grand péril; car la défense dans l'anarchie serait impossible; l'anarchie est le secours le plus assuré et aussi le plus hideux que les Prussiens pourraient espérer. Ne leur donnons pas cette satisfaction dernière, et rappelons-nous la devise qui doit nous sauver : L'UNION FAIT LA FORCE.

### L'INVASION

LES PRUSSIENS SOUS LES MURS DE PARIS.

Des nouvelles officielles de Paris des 20, 21 et 22 sont parvenues à Tours aujourd'hui par ballon. Une dépêche de M. Gambetta constate que, le 19 au matin, le général Ducrot, qui, avec quatre divisions, occupait les hauteurs s'étendant de Villejuif à Meudon, ayant fait une reconnaissance offensive en avant de nos positions, a rencontré des masses imposantes de Prussiens dissimulés dans les bois et villages avec beaucoup d'artillerie.

Après un engagement assez vif, nos troupes ont dû se replier en arrière.

La partie droite a effectué son mouvement avec une regrettable précipitation; les autres se sont concentrées en bon ordre autour d'une redoute en terre élevée sur le plateau de Châtillon. La gauche se tenait sur les hauteurs de Villejuif.

Le feu de l'artillerie ennemie ayant pris une grande proportion vers quatre heures, le général Ducrot a dû reporter ses troupes en arrière sous la protection des forts.

Après avoir fait enclouer huit pièces dans la redoute de Châtillon, il s'est retiré au fort de Vanvres. Notre artillerie a montré une grande solidité. La garde mobile a montré de l'équilibre et du calme.

Des ordres sont donnés pour que les troupes se concentrent définitivement dans Paris.

Nos pertes ne paraissent pas considérables; l'ennemi aurait sérieusement souffert, car il n'a fait aucune démonstration contre les forts.

Une batterie française a tiré aujourd'hui plus de 25,000 coups de canons.

La garde mobile s'est bien conduite.

Un ordre du jour du général Trochu, du 20, constate que notre artillerie a infligé à l'ennemi des pertes énormes, et réprovoque avec une grande énergie la conduite du 1<sup>er</sup> zouave, qui, par suite d'une incroyable panique, s'est replié en désordre, semant l'alarme, compromettant cette affaire de guerre, dont, malgré eux, le résultat a été considérable. Le général a ordonné contre ces soldats indisciplinés et démoralisés des mesures énergiques, rigoureuses, et leur appliqué même les lois militaires.

### La Bretagne et la Vendée sont debout !

La Bretagne s'agite, la patrie la mène ! C'est une fièvre qui gagne jusqu'au cœur des campagnes bas-bretonnes.

Si les Prussiens s'aventurent dans ces régions, un effroyable sort les attend : outre les comités de défense, les sous-comités sont organisés dans chaque localité; les agents-voyers, les cantonniers, etc., sont à l'œuvre et s'occupent, avec les ingénieurs des ponts-et-chaussées, avec ceux de la marine, avec les ingénieurs civils, du défoncement des routes.

La guerre des fossés s'organise; d'un champ à l'autre s'improvisent des moyens de défense; les pontonniers du pays protégeront la chouannerie de ces vaillants Bretons : ils se forment déjà en « compagnies rurales » de 40 à 50 tirailleurs, recrutés parmi les chasseurs du pays.

Le capitaine de frégate Feillet a adressé un appel aux armes aux paysans Bretons et même aux curés qui prendront aussi le fusil. Cet appel a été traduit en breton, ou plutôt commenté avec forces expressions énergiques propres à cette rude langue des Celtes, par le littérateur breton Alain Gouzien, et il a secoué la fibre de ces gars robustes de l'Armor.

Les uns défendent le sol sacré du pays natal, les autres accourent au secours de Paris menacé.

Que toutes les provinces — et d'autres renseignements nous permettent de l'espérer — s'exaltent et s'animent comme la Bretagne et la patrie est sauvée !

En Vendée, même animation, même enthousiasme.

La Vendée fut autrefois l'ennemie acharnée de la République. Aujourd'hui, pleine de patriotisme, elle lui offre son précieux concours et le sang de ses plus nobles enfants.

Voici M. de Cathelineau, si digne du beau nom qu'il porte, qui, autorisé par le gouvernement de la défense nationale, va déployer dans l'ouest le drapeau de l'indépendance; les volontaires de cette contrée des braves accourent à son appel; mais écoutons-le lui-même; sa parole est comme un coup de clairon sur la terre vendéenne.

Voici d'abord la lettre que M. de Cathelineau a adressée au ministre de la guerre :

Tours, 22 septembre 1870.

Monsieur le ministre de la guerre,

« J'ai l'honneur de solliciter l'autorisation de lever dans la Vendée des volontaires destinés à harceler l'ennemi comme éclaireurs et francs-tireurs.

« Vous connaissez le courage des Vendéens.

« Vous savez quelle fut l'influence de mon nom dans ce pays.

« Je serais honteux dans la circonstance présente de n'en pas profiter pour aider à repousser l'ennemi et à sauver l'honneur de la France.

« Je suis, Monsieur le ministre, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« HENRI DE CATHELINÉAU. »

Approuvé : GLAIS-BIZON.

Approuvé et fortement recommandé à M. le ministre de la guerre.

CRÉMIEUX.

Le ministre a immédiatement répondu :

« Ministère de la Guerre,

« Le ministre secrétaire d'Etat de la guerre autorise M. de Cathelineau (Henri) à exercer les fonctions de commandant dans le corps-franc des volontaires de la Vendée, et lui reconnaît le titre de belligérant.

« Tours, le 22 septembre 1870.

« Pour le ministre et par son ordre,

« Le Secrétaire général,

« LEFORT. »

M. de Cathelineau a immédiatement adressé la proclamation suivante aux provinces de l'ouest :

Tours, siège du gouvernement de la défense nationale, le 22 septembre 1870.

« BRAVES HABITANTS DE L'OUEST !

« VENDÉENS ! BRETONS !

« L'ennemi est au cœur de la France; redoutable et terrible, il avance de jour en jour.

« Levons-nous pour défendre nos femmes et nos enfants; n'attendons plus, levons-nous!

« Que notre seule ambition soit le salut de la patrie; pleins de confiance en Marie et couverts de son égide, partons.

« Nos pères ont combattu pour la foi, ils furent des héros, ils sont morts, mais ils furent victorieux, car leur foi fut sauvée et leurs noms glorifiés survivront d'âge en âge.

« Vous, leurs dignes enfants, levez-vous ! La France éprouvée a tourné vers vos regards, elle vous appelle, elle vous attend pour sauver son honneur.

« Que notre cri à nous soit : Dieu et la France ! et nous serons victorieux.

« Un vieux soldat vendéen,

« CATHELINÉAU. »

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 4.

### LES PROLÉTAIRES DE LONDRES

OU

### LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

Sa Grâce la Duchesse de Belmont

à LÉONIE DUPLESSY & C<sup>ie</sup>

Doit

Londres, le 16 janvier 1844.

18 yards de velours, à 1 guinée la yard	18 l.	18 sch.
18 yards de soie, à 4 schellings la yard	3	12
Dentelle pour garniture et fournitures	15	15
Façon de la robe	4	4

TOTAL Liv. .... 42 l. 9 sch.

Pour acquit :

Pour DUPLESSY et C<sup>ie</sup>,

Jane Dulcimer.

Quand la duchesse vit que la facture était acquittée — ce qui voulait dire en termes non équivoques qu'on comptait sur son payement immédiat, elle fronça imperceptiblement le sourcil.

Mais, reprenant tout-à-coup possession d'elle-même, elle se tourna vers Virginie, et d'un ton de condescendance qui ne lui était pas habituel :

— Etes-vous la personne dont le nom est écrit au bas de cette facture ?

— Je... Je... Je ne sais pas, Madame... c'est-à-dire Milady... c'est-à-dire Votre Grâce, balbutia la jeune couturière toute confuse et troublée.

— Vous ne le savez pas ? s'écria la duchesse d'un ton d'étonnement mêlé de mépris. Vous ne le savez pas ? Mais si vous

savez écrire, vous devez savoir si c'est vous qui avez apposé votre signature au bas de cette feuille de papier; — et si vous ne savez que lire, vous devez savoir du moins si c'est votre nom qui est là.

Ce disant la duchesse tendit la facture à sa femme de chambre, qui la passa à Virginie; la jeune fille, toute tremblante, lut machinalement... Elle lut, et son regard tomba tout d'abord sur le prix de la façon.

Elle apprit ainsi — jugez de sa stupeur ! — que M<sup>me</sup> Duplessy demandait quatre guinées (105 fr.) pour ce même travail qui lui avait été payé à elle 3 schellings 6 pences !

Pendant près d'une minute, l'œil de la pauvre enfant resta fixé sur cette malheureuse ligne, dont il ne pouvait se détacher... elle songeait... quand tout à coup une interpellation impatiente de la duchesse la tira de sa rêverie.

— Eh bien ! jeune femme, est-ce ou n'est-ce pas votre nom ? demanda la grande dame.

— Je... je... je demande pardon à Votre Grâce, j'ai oublié, répartit la jeune couturière, comme revenant à elle. Non... ce n'est pas là mon nom... c'est je crois, celui de la première de M<sup>me</sup> Duplessy...

— Vous croyez, s'écria la duchesse, en lançant à la jeune fille un regard soupçonneux. Vous croyez... Mais ne savez-vous pas les noms des personnes qui appartiennent à votre établissement ? Clémentine, ne trouvez-vous pas qu'il y a là-dedans quelque chose d'étrange ?

— Je suis de l'avis de Milady, répliqua vivement la femme de chambre.

— Et... et vous m'engagez, n'est-ce pas, à ne pas payer cette jeune personne ? continua Sa Grâce; naturellement, cela m'est égal; mais...

— Mais, ainsi que Votre Grâce veut bien me le faire remarquer, il vaut mieux ne pas le faire, se hâta de répondre la Française.

— Je pense que je suivrai votre avis, Clémentine, fit la duchesse d'un ton ennuyé, puis se retournant vers Virginie :

— Vous pouvez retourner chez M<sup>me</sup> Duplessy et lui dire que

je lui enverrai demain matin le montant de la facture, jeune femme. Déchirez l'acquit et laissez la note. Nous veillerons à vous en envoyer le montant.

— Mais Votre Grâce me croit-elle capable de lui en imposer ? s'écria Virginie, puisant dans son orgueil et dans son indignation un courage qui l'aidait à surmonter sa timidité naturelle. Ne m'a-t-on pas confié la robe que j'ai apportée à Votre Grâce ? Et si on l'a fait, n'est-il pas plus que probable que j'ai été aussi autorisée à toucher la facture ? — Tout à l'heure, j'étais émue, troublée, votre présence avait fait sur moi une telle impression... Mais maintenant je me rappelle parfaitement le nom de la personne qui a acquitté cette facture : c'est celui de la première de M<sup>me</sup> Duplessy.

— Je préférerais envoyer l'argent par un de mes domestiques, dit la duchesse du même ton hautain et dégagé qu'elle avait affecté jusque-là.

— Dans d'autres circonstances, s'écria la jeune fille avec dignité (elle sentait grandir son courage et toute son âme se soulever contre l'insulte imméritée qu'elle recevait); dans d'autres circonstances, je remerciais Votre Grâce de me décharger de la responsabilité de porter une somme d'argent aussi importante; mais après les observations que Votre Grâce m'a faites, je dois très-respectueusement, mais très-fermement aussi, insister pour le paiement.

— Et, s'il vous plaît, jeune femme, qui donc vous a autorisée à dicter des conditions à la duchesse de Belmont ? demanda la patricienne avec une souveraine hauteur, et en arrêtant un long regard sur la jeune couturière.

— Et ne puis-je vous demander avec une égale justice, répartit Virginie étonnée elle-même de son audace, ne puis-je vous demander, Madame la duchesse, de quel droit Votre Grâce ose suspecter l'honnêteté de la pauvre Virginie Mordaunt ?

La grande dame recula comme si un serpent l'eût touchée; elle rougit et pâlit presque au même moment; elle ressemblait à une personne qui aurait entendu quelque chose de trop terrible pour pouvoir y croire, ou qui aurait reçu une insulte trop étonnante pour pouvoir la considérer autrement que

## PLAN D'UN FRONT BASTIONNÉ DE PARIS

Nous publions ci-dessous le plan d'un front bastionné. Il sera d'un grand intérêt et d'une utilité immédiate pour les gardes nationaux appelés à la défense de remparts d'étudier sur ce plan les dispositions générales et d'acquiescer les notions premières de notre système de fortifications.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs la note explicative suivante qui aura du moins l'avantage de les familiariser avec les termes techniques les plus usuels :  
Plan d'un front bastionné, avec les détails de ses différentes parties, pour l'intelligence de la défense et du service de la garde nationale de Paris :

La fortification moderne, dans sa plus simple expression, consiste en un fossé entourant le corps de place. Les deux côtés ou flancs du fossé, offrent des configurations et des formes spéciales.

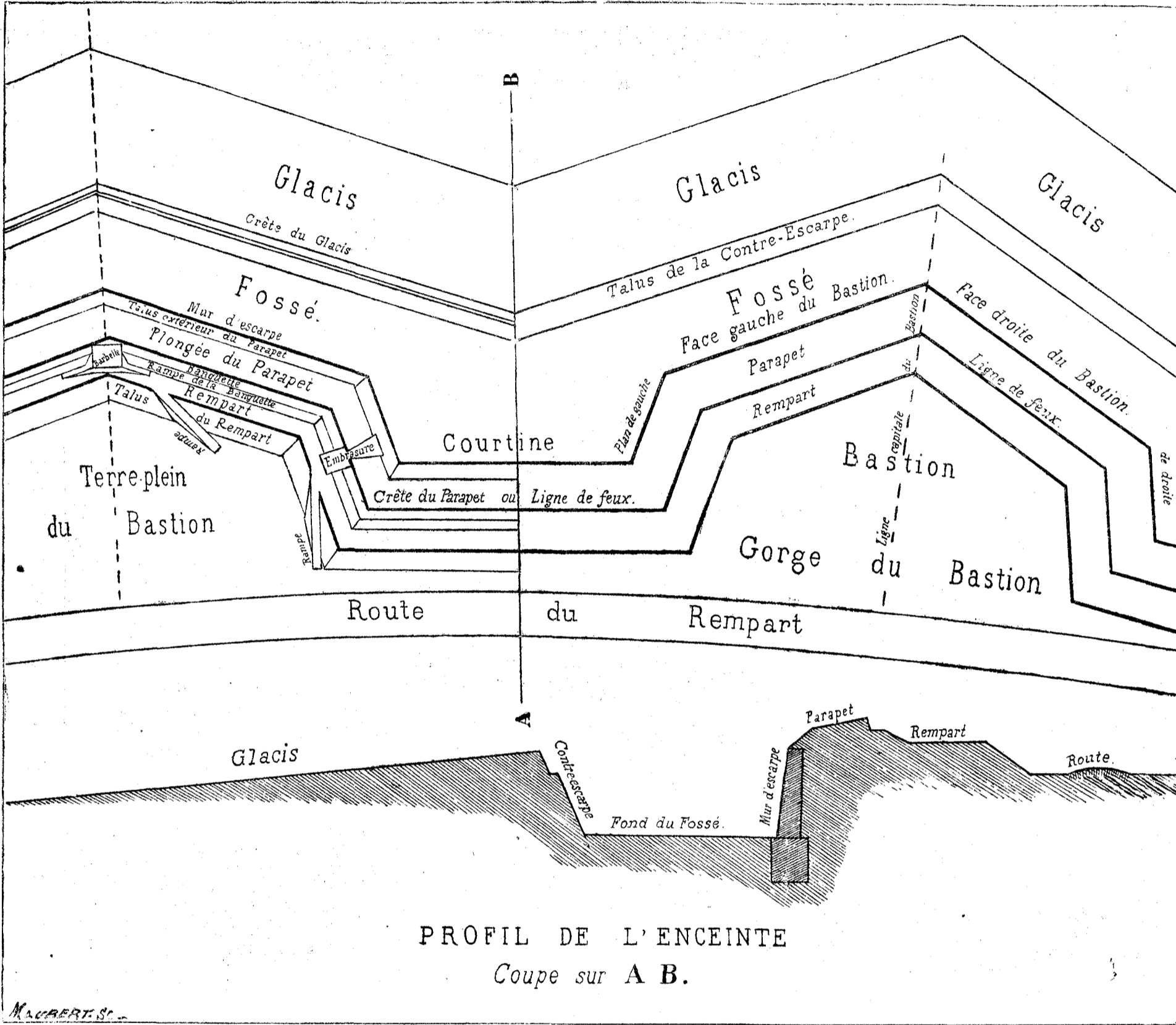
Le côté intérieur comprend le rempart et le parapet. Le rempart est une masse de terre soutenue extérieurement par un mur en maçonnerie que l'on appelle revêtement de l'escarpe. Il est parfaitement représenté en coupe dans la figure ci-contre.

Le parapet surmonte le rempart. C'est une masse de terre présentant un talus formé de deux surfaces inclinées regardant l'extérieur. Cette masse de terre présente une épaisseur de six mètres, ce qui est suffisant, et de beaucoup, pour arrêter les projectiles des canons modernes. Le parapet est relié au terre-plein du rempart par une petite rampe et la banquette destinée aux fusiliers. Après le terre-plein du rempart se trouvent le talus intérieur du rempart et la route du rempart.

Le flanc extérieur du fossé comprend la contre-escarpe et le glacis. Le glacis se termine vers la campagne par une pente

douce et sert à protéger les murs de revêtement contre les feux de l'artillerie ennemie. Il procure à l'assiégé deux avantages : il détruit les points morts où l'assiégé pourrait trouver un refuge et donne aux feux de mousqueterie dirigés des remparts une importance considérable en permettant aux défenseurs d'employer les feux rasants qui sont les plus meurtriers de tous.

Le tracé du corps de place se compose d'un certain nombre de côtés nommés courtines (voyez la figure), et d'ouvrages faisant saillie sur les courtines appelés bastions. On distingue dans un bastion : la face et le flanc de droite, la face et le flanc de gauche, l'angle saillant ou flanqué, la gorge, le terre-plein intérieur, le demi bastion de droite, le demi bastion de gauche. Une courtine et deux demi-bastions forment un front bastionné.



comme une erreur. Le coup était dur et cruel ! — Jamais l'altière duchesse n'avait entendu un pareil langage !

Mais ce paroxysme de colère tomba d'autant plus vite qu'il avait été plus intense; M<sup>me</sup> de Belmont revint tout à coup à elle-même; seule la pâleur de ses joues dénotait qu'elle venait d'éprouver une émotion violente. Cela fut l'affaire de quelques secondes. La femme de chambre française, effrayée, s'était retirée dans un coin de l'appartement. Quant à Virginie, elle se sentait dans une position si fautive, si embarrassante, qu'elle eût volontiers quitté la chambre, — n'eût été la facture dont elle était responsable.

Pendant près d'une minute, la duchesse sembla réfléchir. A la fin elle releva la tête, et adressant la parole en français à Clémentine :

— Mon enfant, lui dit-elle d'une voix basse et tremblante, montez chez le secrétaire du duc, dites-lui que j'ai absolument besoin d'argent ce matin, qu'il me faut absolument quarante ou cinquante livres sterling; vous comprenez que je dois payer cette fille. Allez donc et revenez promptement.

La femme de chambre obéit, et Virginie resta seule avec la duchesse.

— Êtes-vous employée chez M<sup>me</sup> Duplessy ? demanda la patricienne sans regarder Virginie.

— Non milady, fit celle-ci. J'y ai été ce matin pour la première fois. Mais c'est moi qui ai fait la robe et j'ai été priée de l'apporter à Votre Grâce.

— Alors vous travaillez chez vous, dans votre intérieur, dit la duchesse d'un air embarrassé, et comme semblant attendre anxieusement la réponse. Depuis la sortie de Clémentine, son air était tout à fait changé, elle éprouvait pour Virginie, malgré la scène de tout à l'heure, un intérêt croissant. Sur la réponse affirmative de la jeune fille elle reprit avec une hésitation nouvelle : — Vous demeurez avec vos parents, je suppose ?

— Hélas ! non ! Plût au ciel qu'ils fussent encore de ce monde ! Et la malheureuse enfant fondit en larmes.

— Pauvre fille, murmura la duchesse, dont les regards

étaient maintenant fixés sur le foyer, — pauvre fille ! et elle semblait plongée dans une longue rêverie....

Un silence de quelques minutes régna dans l'appartement, interrompu seulement par les sanglots étouffés de Virginie, chez qui les questions de la duchesse avaient ouvert une cruelle blessure, — et par les soupirs de l'aristocratique lady.

Enfin de la même voix basse et tremblante et sans quitter le foyer du regard :

— Y a-t-il longtemps que vos parents sont morts ?  
— Je n'ai jamais connu mon père, répondit Virginie d'un ton ému. Mais ma mère ! oh ! qu'elle était bonne, ma mère ! c'était la meilleure, la plus dévouée, la plus aimante des femmes, et... je l'ai perdue !...

— Elle est morte, s'écria la duchesse qui paraissait profondément intéressée.

— Il y a trois ans, milady, répondit la jeune couturière, le visage baigné de larmes. Sa mort a été soudaine, et le coup qui m'a frappée a été encore plus violent. Je m'étais retirée la veille au soir, toute heureuse, toute joyeuse d'avoir une mère qui m'aimait si tendrement ! Quand je me réveillai le lendemain matin j'étais orpheline ! Oh ! c'était trop... trop... pour mon pauvre cœur....

Et Virginie fondit en larmes....

La duchesse se leva subitement de son siège, lança sur l'affligée un regard étrange où se lisait à la fois la compassion et la douleur, et se jeta dans une pièce adjacente, dont elle ferma la porte derrière elle, laissant Virginie seule dans sa chambre à coucher.

La soudaineté du départ de Sa Grâce ramena la jeune fille au sentiment de sa position : elle était venue là pour recevoir le montant d'une facture; la femme de chambre était sortie, mais Virginie ne savait pourquoi; la duchesse avait fui, pour ainsi dire : autre mystère quelle ne pouvait comprendre. Une terreur panique s'empara d'elle. Avait-elle fait du mal ? Ou bien voulait-on lui en faire ? Sa pauvre solitude dans le monde, jointes à sa timidité naturelle, de-

vaient la rendre effectivement soupçonneuse, inquiète : esuyant ses yeux et ses joues, elle se préparait à se retirer, quand la duchesse rentra....

Son absence n'avait pas duré plus d'une minute et cependant tout dans son aspect paraissait changé ! ce n'était plus la même femme ! Elle s'était de nouveau composée un extérieur digne, calme, imposant.

— Je suis fâchée, dit-elle, en se rasseyant — et sa voix aussi avait retrouvé sa fermeté habituelle, — je suis fâchée de vous faire attendre, — fâchée également d'avoir tout d'abord témoigné à votre égard des sentiments de prévention que notre conversation ultérieure a fait évanouir. Ma femme de chambre sera de retour dans quelques minutes, et....

Elle n'eut pas le temps d'achever; la Française rentra, avec quelques bank-notes à la main. Virginie reçut le montant de sa facture et au remerciement qu'elle adressa à la duchesse pour le compte de M<sup>me</sup> Duplessy, la fière lady ne répondit que par un léger mouvement de tête.... Elle prit un livre dont le contenu sembla vivement l'intéresser, — et Virginie se retira, étonnée que Sa Grâce se fut montrée presque à la même minute, si pleine de compassion et de bienveillance, — de réserve et de froideur.

### CHAPITRE V.

#### M. Lavenham.

En descendant les marches du palais ducal, Virginie, sa boîte vide à la main, s'aperçut tout-à-coup qu'elle était l'objet de l'attention la plus vive de la part d'un beau gentleman, élégant et jeune, qui était debout non loin d'elle. Ses yeux, fixés sur elle, témoignaient d'une admiration à la fois enthousiaste et respectueuse. Virginie, tout en descendant, rencontra ce regard passionné, et baissa immédiatement la tête. Puis, réfléchissant qu'elle devait s'être trompée, qu'il n'était pas possible qu'elle fût l'objet d'une contemplation aussi ardente, elle la releva, et une fois de plus leurs yeux se rencontrèrent....

(A suivre.)

**ROME, CAPITALE DE L'ITALIE**

C'en est fait! L'Italie a sa Capitale! La voilà libre, suivant le programme impérial, « des Alpes jusqu'à l'Adriatique » — Et, si libre elle est, ce n'est pas la faute de l'homme qui avait déclaré vouloir qu'il en fût ainsi...  
Quelle belle Capitale! Et quel beau joyau pour la Couronne d'Italie (bientôt république, espérons-le). — Nos

dirigée contre les portes Pia et Salara par le 4<sup>e</sup> corps d'armée; contre la porte S. Giovanni par la 9<sup>e</sup> division (Angioletti); contre la porte S. Pancrazio par la 2<sup>e</sup> division (Bixio). Le général Cadorna avait établi son quartier général à villa Albani, environ à 400 mètres au nord-est de la porte Salara.  
A 10 heures du matin, nos troupes sont parvenues à forcer la porte Pia. Par cette porte et par une brèche

Les batteries de la place continuaient un feu très-vif. On doit en dire autant des parapets garnis de troupes d'infanterie. Toutefois, les troupes de la 2<sup>e</sup> division gagnaient du terrain à chaque instant lorsqu'à 10 heures le drapeau blanc a flotté sur toutes les batteries et le feu a cessé.  
Un parlementaire s'est présenté au général Bixio, en déclarant que, par ordre du pape, des négociations étaient



PANORAMA DE ROME, CAPITALE DE L'ITALIE

lecteurs en jugeront par le Panorama de Rome, que nous mettons aujourd'hui sous leurs yeux.  
Résumons en quelques lignes le récit de l'entrée des Italiens à Rome.

**L'ATTAQUE DE ROME**

On écrit de Florence. (20 septembre.)  
Ce matin, à 5 h. 1/2, nos troupes ont commencé leur attaque contre Rome. Cette attaque a été simultanément

latérale ouverte en moins de quatre heures, par un feu d'artillerie bien dirigé, elles sont entrées en ville avec un élan admirable, malgré une vigoureuse résistance des soldats pontificaux.

Suivant des nouvelles arrivées à 3 heures et demie de l'après-midi, le général Bixio aurait attaqué ce matin la villa Pamfili et après un combat s'en serait emparé ainsi que du couvent de S. Pancrazio et du casino Quatro-Venti.

ouvertes avec le général Cadorna. Le général Cadorna n'a pas encore confirmé cette nouvelle.

La division Bixio aurait eu 7 morts et 23 blessés, dont un officier.